Inst. roy. colon. belge
Biographie Coloniale Belge,
T. I, 1948, col. 741-744

PARFONRY (*Emile-Désiré*), Agent du Comité d'Etudes du Haut-Congo. [Hotton (Prov. de Luxembourg), 20.7.1857-Manyanga, 24.3.1883]. Fils de Jean-Joseph Parfonry et de Marie-Joséphine Robertfroid.

Sous-lieutenant au 10e régiment de ligne, Parfonry s'engagea au Comité d'Etudes du Haut-Congo en 1882. Il partit pour la première fois le 15 août 1882, en compagnie de Coquilhat, Avaert, Brunfaut, Guillaume Vande Velde. Débarqués à Banane le 22 septembre, ils en repartaient le 26 à destination de Vivi, où ils arrivaient le 27. Brunfaut resta à Vivi, tandis que, le 30, Coquilhat, Avaert, Parfonry, Vande Velde, auxquels s'étaient joints Destrain, Amelot et le marin Martin, se mettaient en route pour Isanghila. Sauf Destrain, qui dut rentrer malade à Vivi, les autres arrivèrent à Isanghila sans encombre. Ils rencontrèrent en route Peschuel-Loesche, que le « Royal » avait ramené du Haut. Parfonry resta à Isanghila pour y remplacer Swinburne, chef de poste, qui allait rentrer en Europe, son terme de service achevé.

Au moment où il allait quitter Manyanga, en avril 1883, Stanley annonça à Parfonry qu'il devrait céder son poste d'Isanghila, étant choisi par lui, Stanley, pour continuer le dur travail de la route des caravanes, interrompu au commencement d'octobre 1882. Parfonry, relevé par Avaert dans le commandement de sa station, se mit courageusement à la besogne, le long de la rive sud du Congo, dès les premiers jours de mars 1883. Le 4, Parfonry prévenait Nilis, à Manyanga, de sa nouvelle mission, très difficile, car il ne disposait que de quarante travailleurs noirs zanzibarites, peu initiés ou même étrangers au métier de cantonnier, mais solides, habiles à manier la hache, rompus aux travaux de mineurs, et capables, sous l'œil du maître, d'un labeur soutenu et de vigoureux efforts. Ce petit nombre de bons ouvriers eût, à la rigueur, permis à Parfonry de terminer sa mission pénible dans le laps de temps fixé, si la saison avait été propice. Ouvrir une route durable et accessible à d'énormes chariots-wagons, la hache au poing, à coups de pioche, de pelle et de poudre de mine, sur une longueur de plusieurs dizaines de kilomètres; fouiller un sol transformé en maints endroits, par les pluies, en masses de boue épaisse et fétide, était un vrai travail d'Hercule, semé de périls. Néanmoins, Parfonry se mit à l'œuvre et, dès le 6 mars, il dirigeait lui-même son escouade de routiers. Dans l'accomplissement de ses fonctions, le brave officier n'avait d'autre consolation que le travail et d'autre satisfaction que de recevoir, au passage des caravanes, des nouvelles de ses compatriotes.

Le 10 mars, il apprenait le déplacement de Vangèle, qui, appelé par Stanley au delà du Pool, laissait à Luksick le commandement du poste de Lutete. Le 12, à sa grande surprise mêlée de contentement, Parfonry voyait s'avancer sur la route de Lutete, Amelot, guidant allègrement, aux doux sons de l'ocarina, une faible escorte de noirs. Amelot allait remplir par intérim les fonctions de chef de station à Lutete, l'agent Luksick étant réduit à l'immobilité par les djiggas. Le 14, au matin, des nuées orageuses s'amoncelaient au-dessus des tentes de Parfonry. Vers 2 heures, les averses commencèrent, diluviennes et, à 3 heures, la pluie finie, le soleil dardait ses rayons de feu à pic sur les chantiers. Parfonry sortit imprudemment nu-tête de sa tente et courut examiner les dégâts occasionnés par la tornade. C'était plus que le travail compromis; tout était à refaire sur une longueur de 4 kilomètres. Parfonry était atterré, découragé devant le désastre. On l'entendit crier : « Ma tête est en feu! Suis-je fou? A moi! A moi! » Il s'affaissa dans l'eau fangeuse du chemin, frappé d'insolation.

Quelques Zanzibarites qui l'avaient aperçu le transportèrent mourant à la station de Manyanga. Les soins intelligents, le dévouement infatigable du docteur Vanden Heuvel disputèrent quelques jours à la mort cette jeune et vigoureuse vie. Mais un nouveau drame allait se jouer à cet endroit. Le 18 mars, les Belges de la station, invités par Nilis à assister au lancement d'un nouveau canot, s'étaient réunis sur les bords du fleuve et avaient confié la surveillance du malade à Luksick, le chef de poste de Lutete, atteint de dermatophilie, comme nous l'avons vu. Parfonry, accablé par la souffrance, était assoupi. Luksick, assis près de sa couchette, souffrait lui aussi atrocement. La tête entre les mains, il fixait le malade et écoutait avec un rictus sur les lèvres les plaintes du malheureux. Jugeant Parfonry profondément endormi, Luksick se traîna sur les mains et les genoux, les pieds refusant de le soutenir, jusqu'à l'extrémité de la couchette où pendait, au ceinturon de l'officier, un revolver chargé. Le Suédois approcha le canon de sa tempe et pressa la détente. Le coup partit. Luksick roula, sans pousser un cri, sur la terre battue de la tente. Au bruit de la détonation, Parfonry s'était brusquement soulevé sur sa couche. La vue des caillots de sang qui s'échappaient de la plaie du suicidé provoqua chez le malade une sensation indicible. Il se leva, prit son compagnon dans ses bras amaigris, l'appela, le tourna. Tout fut inutile. Luksick était mort. Cette émotion secoua terriblement le malade. Lorsque Nilis et le docteur Vanden Heuvel revinrent à la station, ils trouvèrent le pauvre Parfonry en proie au délire, gesticulant, criant. La scène était terrifiante. Nilis restait là, immobile, muet, annihilé. Vanden Heuvel, plus calme, administra au malade une potion calmante qui le plongea dans le sommeil. Le lendemain, on inhumait le pauvre Luksick. Vanden Heuvel, resté auprès de Parfonry, constata une aggravation dans l'état du malade. Le mal se mua bientôt en fièvre typhoïde. Durant trois jours, Vanden Heuvel le disputa à la mort. Le 24, à 9 h. 30 du soir, Parfonry expirait, sans avoir repris connaissance. Tous les blancs présents à Manyanga assistèrent à ses derniers moments. Le dimanche 25, les habitants de Manyanga-Nord lui rendaient les honneurs funèbres. Nilis prononça sur la tombe de son compatriote des paroles émouvantes. Enlevé par la maladie après sept mois de séjour au Congo, Parfonry avait néanmoins assez vécu pour montrer qu'il y avait en lui des éléments d'une haute valeur morale. Il alliait aux qualités du cœur une bravoure remarquable, une ardeur infatigable au travail.

17 décembre 1945
M. Coosemans.

Burdo, *Les Belges en Afrique centrale*. — Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 330, 535, 540. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, Larcier, Bruxelles, 1922, t. I, p. 144. — Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Bruxelles, 1894, pp. 84, 101. — Masoin, *Histoire de l'E.I.C.*, Namur, 1913, t. I, pp. 292, 293, 296. — *A nos Héros coloniaux*, pp. 71, 72, 80. — *Bull. de l'Ass. des Vétérans coloniaux*, août 1931, pp. 9-10.